



HAL
open science

“ C’est là un point névralgique révolutionnaire ” :
lesbianisme et féminisme dans *Écrits, voix d’Italie* (Le
point de vue situé de l’enquêtrice 1/2)

Aurore Turbiau

► **To cite this version:**

Aurore Turbiau. “ C’est là un point névralgique révolutionnaire ” : lesbianisme et féminisme dans *Écrits, voix d’Italie* (Le point de vue situé de l’enquêtrice 1/2). 2021. hal-03190654

HAL Id: hal-03190654

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03190654>

Submitted on 6 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« C'est là un point névralgique révolutionnaire » : lesbianisme et féminisme dans *Écrits, voix d'Italie* (Le point de vue situé de l'enquêtrice 1/2)

PAR AURORE TURBIAU · PUBLIÉ 14/02/2021 · MIS À JOUR 27/02/2021



Fufi Sonnino, début des années 1970

Il y a quelques mois je présentais ici un petit livre découvert presque par hasard à la librairie des femmes, *Écrits, voix d'Italie* : un recueil de textes et d'entretiens menés entre deux françaises (Michèle Cause et Maryvonne Lapouge) et une dizaine de féministes italiennes actives dans

les années 1970, liées aux milieux littéraires¹. J'en avais fait un compte-rendu par ici, pour présenter la multiplicité des voix qu'on y trouve, les différentes options révolutionnaires, marxistes et/ou utopiques de ces féminismes (beaucoup de jolis extraits !). Mais moi, je ne travaille pas sur le féminisme italien : ce qui m'intéressait le plus quand j'ai lu le livre, c'était de voir comment les deux Françaises présentaient les choses, parce que ce que je voulais voir, c'était la manière dont *elles*, elles comprenaient leur engagement féministe littéraire, en comparant ce qui se passait à ce moment-là (1976-1977) en France et en Italie.

On ne sait pas vraiment qui parle à quel moment dans ce livre : les deux intervieweuses sont aussi toutes les deux traductrices, il faut supposer qu'elles ont participé toutes les deux à la fois à mener les entretiens et à traduire les extraits de textes des Italiennes — je verrai plus tard si je glane de nouvelles informations là-dessus. Je n'ai jamais croisé le nom de Maryvonne Lapouge dans mes recherches à part ça, mais d'après ce que m'en a dit Suzette Robichon, elle était la compagne de Michèle Causse à l'époque ; et Michèle Causse fait bien partie de mon corpus en tant qu'écrivaine lesbienne — quoique sur l'intervalle de temps qui me concerne, elle n'ait pas publié grand chose sauf *L'Encontre* (j'en avais mis quelques extraits en ligne sur mon compte Twitter). Je profite de cet article pour signaler la réédition toute proche de *Voyage de la grande naine en Androssie*, et le recueil d'entretiens qu'elle a menés sur les thèmes du lesbianisme, de l'écriture et de la langue, deux ouvrages publiés aux éditions sans fin (éditions lesbiennes québécoises, essentielles²).



Or, ce qui m'intéresse pour cet article, c'est justement que la position lesbienne de Michèle Causse et de Maryvonne Lapouge imprègne certaines interviews, et je trouvais intéressant de le remarquer — le *point de vue situé* du lesbianisme entraîne Françaises et Italiennes à discuter d'homosexualité, de séparatisme lesbien, d'un certain type d'utopisme, d'un certain type de militantisme — là où peut-être, dans les entretiens hétéros-par-défaut, ces questions sont éludées ou évoquées de loin. La plupart du temps, les féministes sont interrogées sur leur vision du mouvement des femmes, sur les espoirs politiques et sur leurs rapports à l'écriture : le sujet de l'homosexualité n'intervient que ponctuellement — donc cela reste discret, mais certains passages sont frappants.

J'intègre donc ce bref article, qui vient juste en complément du compte-rendu général du livre, à **la série sur les relations parfois complexes, au sein du féminisme, entre hétérosexuelles et lesbiennes** — même si en l'occurrence, pas de conflit à noter.

Plan de l'article :

- Mouvement des femmes et groupes homosexuels
- Analyses de la « contrainte à l'hétérosexualité »
- L'élan révolutionnaire du lesbianisme

Mouvement des femmes et groupes homosexuels

Le sujet de l'homosexualité intervient évidemment aux moments où les deux interviewees se questionnent sur les différentes tendances du mouvement féministe italien : les groupes « Homosexualité » font partie de la nébuleuse des groupes qui existent.

La chanteuse Fufi Sonnino, par exemple (cf. photo), est interrogée sur le groupe MFR de Rome, dont elle dit qu'il est le seul groupe du mouvement qui porte vraiment un discours mûr sur l'homosexualité. Elle souligne qu'il se donne comme rôle de faire comprendre, à l'extérieur, que **les discours et luttes féministes et lesbiens doivent converger** — plutôt qu'évoluer de manière séparée. Elle se félicite que, lors des manifestations, les femmes du groupe parlent avec autant d'aisance d'avortement que d'homosexualité : ce dont il s'agit fondamentalement, c'est du droit à pratiquer une sexualité qui ne soit pas reproductrice — et c'est, selon elle, cela qui provoque la discrimination et qui doit faire l'objet de la lutte.

Michèle Causse et Maryvonne Lapouge lui demandent ensuite comment elle perçoit la présence des lesbiennes dans les groupes féministes : sont-elles nombreuses ? Par rapport aux groupes de Rome, Fufi répond à la louche qu'elle en compte environ deux cents ; en fait, plus précisément, elle estime que chaque réunion du mouvement compte environ une quinzaine de lesbiennes présentes — parfois moins. S'il y a un souci pour les lesbiennes donc, ce ne serait pas leur exclusion du mouvement — elles sont massivement présentes — mais, parfois, l'insuffisante prise en compte de leurs questionnements propres : Fufi insiste sur la nécessité qui se fait parfois sentir de créer des groupes spéciaux en non-mixité lesbienne. Et c'est alors **la force de l'enthousiasme qui circule dans ces groupes non-mixtes, et leur puissance d'action concrète**, qu'elle souligne — comme exemple, elle choisit de remarquer que c'est grâce à des groupes comme ceux-là que beaucoup de femmes trouvent le courage de quitter leur mari.

Plus tard dans l'ouvrage, Michèle Causse et Maryvonne Lapouge interrogent Loredana Baldin ; celle-ci parle de l'habitude que les femmes ont de servir les hommes, des freins que cela pose dans la lutte, et au passage, elle mentionne **les « 30 % d'homosexuelles » qui font exception dans ce groupe général « des femmes »** :

“

[Loredana Baldin] Les femmes ont l'habitude de servir les hommes. À l'exception, bien sûr, des 30 % d'homosexuelles.

[M. C. / M. L.] — 30 % ? Tu veux dire 3 % !

— Si l'on compte les bisexuelles... La seule lutte que peuvent mener les femmes est celle de l'homosexualité... et comme elles n'ont pas de courage... Le groupe « homosexualité » est minuscule.

— En France les femmes des mouvements de libération sont en majorité homosexuelles...

— Ah oui ? Ça ferait une centaine de femmes ? En Italie, maintenant, toutes les femmes disent

qu'elles sont féministes... Les hommes aussi le disent... Que des femmes disent cela, c'est grave... ce sont au plus de timides réformistes... Ce mot de féminisme est tellement compromis qu'il n'a plus de sens. Celles-là mêmes qui lavent les chaussettes de leur mari se disent féministes...³

J'ai trouvé ce passage assez frappant, parce qu'il est assez radical d'une part — **« la seule lutte que peuvent mener les femmes est celle de l'homosexualité »** — et aussi parce qu'il mentionne la bisexualité, en la nommant bien **« bisexualité »**, ce qui est plutôt rarissime dans les textes de la période — rareté plutôt logique en effet, dès lors qu'on considère bien que la lutte prioritaire et la théorie politique vraiment importante, celle qui permet vraiment de penser le patriarcat, est celle du lesbianisme. Ici, les bisexuelles sont nommées, et prises d'abord en bloc avec les lesbiennes dans le groupe des « 30 % d'homosexuelles », définies donc comme celles qui arrivent à s'extirper de la domination quotidienne des hommes sur les femmes. La remarque qui suit apporte une nuance, puisque Loredana Baldin souligne l'écart important qui subsiste entre le nombre réel des femmes qui ont les moyens de réfléchir à l'hétéropatriarcat (les 30 %), et le petit nombre de celles qui constituent vraiment le groupe « Homosexualité » à Rome : les hétérosexuelles, mais aussi certaines des bisexuelles et des lesbiennes, dans une moindre mesure, manquent peut-être un peu de « courage ».

Ce qui est intéressant aussi, c'est que Maryvonne Lapouge et Michèle Causse comparent alors la situation de la France et de l'Italie, en contradiction légère avec leur premier étonnement : alors qu'elles minimisaient au départ le nombre des « homosexuelles » présentes dans le mouvement, elles disent ensuite qu'« en France les femmes des mouvements de libération sont en majorité homosexuelles » — ce qui, du reste, est souvent confirmé par un certain nombre des militantes lesbiennes d'alors, mais nié aussi par un certain nombre des hétéros qui ne souhaitent pas être assimilées aux groupes lesbiens. Quand elle enchaîne, Loredana Baldin suggère un peu que les hétérosexuelles ne peuvent pas vraiment être féministes, de la même manière que les hommes ne le peuvent pas : le réformisme ne suffit pas, **aménager le couple hétérosexuel ne suffit pas, c'est la révolution qu'il faut amorcer** — continuer de laver les chaussettes de leurs maris empêchera les femmes de se lancer dans la révolution.

Dans *Penser la langue, l'écriture, le lesbianisme*, Michèle Causse reviendra régulièrement aussi sur cette idée en repensant à ses rencontres avec les Italiennes :

“ À partir des années 1970 et de ma rencontre avec les féministes italiennes qui, en majorité, étaient hétérosexuelles, j'ai pris conscience de mon privilège : n'être pas hétéro !... J'étais en effet à l'abri de toutes les violences qu'elles dénonçaient et, en quelque sorte, des discussions, des débats dans lesquels j'étais incluse « comme exclue ». Par une espèce de respect pour majorité harcelée, je n'ai pas osé déclarer mon lesbianisme. Toutefois, leurs problématiques m'ont propulsée dans la nécessité d'écrire pour... sans que je perde ma position excentrée. Indûment privilégiée.⁴

C'est une position qui peut paraître un peu étonnante avec les prismes d'aujourd'hui, mais qu'on

retrouve régulièrement dans les textes des années 1970, on l'avait évoquée par rapport aux *Têtes de Pioche* : il y a eu un temps où les lesbiennes se sont tues en considérant qu'elles faisaient partie des « privilégiées », des **épargnées par l'hétérosexualité comprise comme système de domination** — avant de se révolter contre cette forme de silenciation.

Analyses de la contrainte à l'« hétérosexualité »

Dans *Écrits, voix d'Italie*, on parle aussi de contrainte à l'hétérosexualité, c'est-à-dire de l'hétérosexualité comprise comme régime de pouvoir lié au patriarcat : avant les textes fondateurs d'Adrienne Rich et avant ceux de Wittig, l'idée bien sûr plane déjà dans les groupes militants. Tout de même, c'est l'un des éléments qui sont, me semble-t-il, caractéristiques du positionnement lesbien que prennent Michèle Causse et Maryvonne Lapouge en interrogeant des femmes qui sont avant tout féministes, pour les faire parler avant tout de féminisme : **leur point de vue ne sépare pas pensée du patriarcat et pensée de l'hétérosexualité**, c'est l'un des éléments originaux de ce recueil d'entretiens.

Dès le début du recueil, Michèle Causse et Maryvonne Lapouge interrogent Dacia Maraini, en lui demandant ce qu'elle pense de l'homosexualité. Sa réponse est sans ambiguïté, il s'agit pour elle d'un régime de pouvoir : pour elle, on devrait pouvoir choisir — les femmes vivent une hétérosexualité forcée, vécue comme un rapport de pouvoir. Elle parle alors de « **programmation idéologique du sexe** » : d'une programmation presque impossible à défaire, principale raison pour laquelle la plupart des femmes sont hétérosexuelles.

À un autre moment du recueil, la chanteuse Fufi explique qu'elle comprend les femmes qui ont besoin de vivre avec des hommes : elle respecte que certaines femmes soient *vraiment* hétérosexuelles et qu'en dépit de ce que cela génère de contradictions par rapport à leur féminisme, elles ne puissent vivre autrement. À ce moment-là, l'intervieweuse répond : ce besoin ne serait-il pas un fantasme, une représentation mentale ? **est-ce que les femmes ne seraient pas piégées par l'hétérosexualité simplement parce qu'elles ne savent pas qu'elles sont simplement prisonnières d'un fantasme ?**

Elle complète juste après : elle constate autour d'elle que beaucoup de femmes sont prêtes pour entamer des relations homosexuelles, le souhaitent, mais se trouvent démunies : elles ne trouvent pas de compagnes pour les accueillir et les entendre. Fufi répond alors qu'en effet, il lui semble que les femmes sont bloquées, timides par rapport à leurs propres désirs ; elle pose que c'est l'une des différences entre le lesbianisme et l'homosexualité masculine, moins inhibée : alors que, du côté des femmes, **l'homosexualité se construit comme un discours révolutionnaire théorique**, auquel on a relativement facilement accès dès lors qu'on connaît bien le mouvement féministe, le passage à la mise en pratique du désir s'avère extrêmement compliqué. Elle complète : c'est que les femmes ont peur — peur de ne pas être agréées, peur de ne pas être entendues, peur de

traumatiser d'autres femmes en leur imposant leur désir⁵.

L'élan révolutionnaire du lesbianisme

En dépit de ces difficultés inhérentes aux réflexions féministes, qui soulignent toute la complexité des questions sexuelles, il faut enfin parler de révolution : le lesbianisme est proposé, par certaines des Italiennes interrogées et par Michèle Causse et Maryvonne Lapouge, comme l'un des leviers les plus puissants de la révolution féministe à venir.

D'abord, il s'agit que de dire que la sexualité est une question fondamentalement politique. Dacia Maraini explique par exemple dès le début du recueil qu'« entre femmes il n'y a pas de rapports de pouvoir, à moins qu'on ne rétablisse les rôles »⁶. Évidemment c'est un peu illusoire, mais on peut comprendre qu'en tout cas **les structures de pouvoir telles qu'elles sont déterminées par le régime hétérosexuel n'existent pas au sein des couples lesbiens**. C'est le sens de sa remarque finale sur le rétablissement des rôles, qui fait écho aux débats de l'époque sur les couples de femmes qui rejouent des rapports qui ressemblent aux rapports hétéros : on pense aux couples *butch/fem* par exemple, ou sur un terrain sexuel aux pratiques pénétratives — les textes des années 1970 fourmillent en effet de ce type de remarques dépréciatives sur certains couples lesbiens. Il n'empêche, le plus important est dit : l'amour et le sexe dépendent, à moins qu'on ne travaille activement à les défaire, de « rapports de pouvoir ». Elle ajoute ensuite :

“ je crois que le sexe et politique [...] les rapports sexuels sont des faits politiques et non de superstructure [...] le sexe est strictement politique.⁷

Impossible d'être plus claire alors : il s'agit de pouvoir. Le terme de « superstructure » ici est d'autant plus fort qu'il renvoie à un lexique marxiste : Dacia Maraini est en train de proposer l'idée que **les rapports sexuels déterminent des rapports de classe** — et que les lesbiennes, peut-être, alors, ne font pas tout à fait partie de la même classe sexuelle que les hétérosexuelles, ou « les femmes » — ce que Wittig, côté français, affirmera publiquement aussi quelques années plus tard.

Il s'agit bien aussi, une fois qu'on a pris conscience de cette dimension proprement politique de la vie sexuelle, d'amorcer la révolution. À ces propos les Françaises répondent :

“ dans l'homosexualité féminine l'élément politique c'est le don d'une énergie féminine à une autre femme ; ce don cesse d'être fait à l'homme. **C'est là un point névralgique révolutionnaire.**⁸

L'italienne répond alors qu'elle est bien d'accord avec cette idée ; et elle en ajoute alors une autre qui se retrouve de manière extrêmement fréquente dans les textes des années 1970 : celle qu'il faudrait surtout se défaire des étiquettes, et revenir à un état de bisexualité :

“ C'est vrai, c'est juste, mais il faudrait en arriver à parler de sexualité en dehors des étiquettes

« homosexuel », « hétérosexuel ». Nous avons une sexualité qui est probablement bisexuelle avant tout et qui cherche à s'exprimer selon le caprice, le hasard, le goût, le caractère, la sensibilité de chacune... L'homosexualité n'aurait pas le caractère qu'elle a maintenant si cette société fortement réprimée et répressive ne contraignait de façon stupide et violente à l'hétérosexualité. En ce sens, c'est toi qui as raison, à l'heure actuelle le choix homosexuel a un sens plus radical dans la mesure où il s'oppose, scandaleux, à la commune hétérosexualité forcée...⁹⁾

Dans ses propos, la bisexualité est pensée comme l'état sexuel de tout le monde au départ d'une vie, avant que la socialisation et les différents événements d'une existence lui donnent un sens et l'orientent soit vers l'hétérosexualité, soit vers l'homosexualité. C'est en effet une idée qu'on retrouve dans beaucoup de textes féministes, assez régulièrement sous la plume de femmes qui ne sont pas engagées dans les luttes lesbiennes ; elle ne correspond pas vraiment à une revendication politique d'identités ou de pratiques bisexuelles, mais à une prise de position théorique qui se trouve en lien aussi avec l'histoire de la psychanalyse, et avec l'histoire de la philosophie — on retrouve par exemple, derrière cette idée de « bisexualité » originelle, Platon et Freud. **Cette idée d'une bisexualité originaire cependant n'entre pas en contradiction avec les principes du lesbianisme politique** : si, en rêve, on pouvait sortir de l'hétéropatriarcat et être tou·tes bisexuel·les, ce serait parfait — mais en l'état, au sein d'une société où l'hétérosexualité est un régime d'oppression, c'est le lesbianisme qui est le vrai espoir révolutionnaire, le seul lieu à la fois théorique et pratique qui permette vraiment de sortir de l'hétérosexualité et de la renverser (en tant que régime de pouvoir).

Plus tard dans le recueil, Fufi parle aussi de la force révolutionnaire du lesbianisme. Elle explique qu'elle a arrêté la psychanalyse à partir du moment où elle s'est lancée dans le mouvement : elle a compris bien plus de choses sur elle-même en s'engageant en politique que lors de ses séances d'analyses, grâce aux femmes avec lesquelles elle se trouvait — aimer exclusivement les femmes, c'est cela qui lui donne de la force. Cela aussi a à voir avec une question de pouvoir : **si cette force des femmes entre elles est si enthousiasmante, c'est parce qu'elle n'est pas canalisée par des institutions** :

“

En tout cas le lesbianisme a ceci de potentiellement révolutionnaire qu'il te protège de l'institutionnalisation des rapports, de la socialisation¹⁰

Michèle Causse et Maryvonne Lapouge répondent en signalant le cas des lesbiennes qui veulent faire oublier leur « anomalie », qui ne souhaitent pas faire quelque chose de leur expérience lesbienne. Pour elles, il s'agit d'un lesbianisme « en voie de disparition », mais qui tout de même est pénible, et qui perpétue le déni de l'amour des femmes entre elles :

“

[M. C. / M. L.] Aimer les femmes est un fait instinctuel, qui précède toute théorisation. Il reste que cette « hétérodoxie » pousse trop souvent les femmes — sans doute épuisées par l'effort d'accéder à une sexualité qui leur soit propre — à adopter des opinions et des comportements tout à fait orthodoxes dans la vie sociale. Comme si elles avaient hâte de

faire oublier leur « anomalie ». Ce lesbianisme-là, il est vrai, est en voie de disparition, mais il est loin d'être inventif ou révolutionnaire, il peut être mondain, apeuré, « maudit ». Il lui manque une conscience politique. L'homosexualité devrait être l'accès à une dimension autre, en tous domaines, une invention constante, du quotidien, de l'espace, du temps, une révision de toutes les notions apprises... Un regard « in-versé » cela s'apprend... s'il entend sub-vertir. La sexualité n'en est que la porte.¹¹

Michèle Causse développera tout au long de son œuvre cette idée que le lesbianisme est une force révolutionnaire, à la fois d'un point de vue politique, social, et esthétique : l'homosexualité pour elle est toujours « l'accès à une dimension autre », une manière de renverser la manière dont on voit le monde et dont on y prend part.

Il faut lire absolument, pour approfondir tout ça, le recueil d'entretiens *Penser la langue, l'écriture, le lesbianisme ; j'en avais proposé une rapide recension, avec un certain nombre d'extraits assez dingues, par ici*. Dans *Écrits, voix d'Italie*, ces accès d'enthousiasme lesbien sont plus dispersés : la plupart du temps, Michèle Causse et Maryvonne Lapouge interrogent des féministes qui n'ont pas de lien particulier avec la cause lesbienne. Elles tendent la perche, certaines la prennent : c'est pour cela que je voulais parler d'un « point de vue situé », parce que je ne le trouve pas forcément ailleurs, dans d'autres textes collectifs des années 1970 sur le féminisme — ici, le sujet du lesbianisme intègre complètement le questionnement féminisme global des autrices.

Citer cet article : Aurore Turbiau, "« C'est là un point névralgique révolutionnaire » : lesbianisme et féminisme dans *Écrits, voix d'Italie* (Le point de vue situé de l'enquêtrice 1/2)", dans *Littératures engagées* (ISSN : 2679-4950), publié le 14/02/2021, <https://engagees.hypotheses.org/2336>, consulté le 06/04/2021.

Notes :

1. Michèle Causse, Maryvonne Lapouge, *Écrits, voix d'Italie*, Paris, des femmes, 1977. [↗]
2. Vraiment : jetez un œil au 📖 catalogue ➔. [↗]
3. *Op. cit.*, p. 447-448. [↗]
4. Michèle Causse, *Penser la langue, l'écriture, le lesbianisme : entretiens avec Michèle Causse*, Montréal, les éditions sans fin, 2016, p. 259-260. [↗]
5. *Écrits, voix d'Italie*, p. 426. [↗]
6. *Op. cit.*, p. 42 [↗]
7. *Op. cit.*, p. 42. [↗]
8. *Op. cit.*, p. 43. [↗]
9. *Ibid.* [↗]

10. *Op. cit.*, p. 428. [🔗]

11. *Ibid.* [🔗]



Rechercher dans OpenEdition Search

Vous allez être redirigé vers OpenEdition Search

Dans tout OpenEdition

Dans Littératures engagées